Jean Picot

L’Œil était dans la cave...

Roman
... et regardait Momo
C’est dans les caves que se commettent les horreurs
Berthe Landeau
1

Comme une impression de vacances

J’ai une grande chambre, dans un grand hôtel : quatre, peut-être même cinq étoiles. Avec un balcon qui donne sur un jardin à l’aspect tropical, il y a des palmiers, des plantes probablement exotiques, un gazon vert comme dans un spot publicitaire pour un billard breton, et puis plein de fleurs de toutes les couleurs dont j’ignore le nom, ce qui n’a vraiment pas la moindre importance. L’océan est derrière, j’entends le ressac et les cris des oiseaux. J’aurais préféré être de l’autre côté mais il m’a été répondu, lors de mon arrivée, que les chambres sur mer étaient toutes occupées. Je ne les ai pas crus. Je pense, en vérité, qu’ils me soumettent au préalable à une épreuve probatoire. Mais ça non plus n’a finalement pas d’importance.

J’ai allumé la chaîne hi-fi stéréo avec le volume maximum. J’aime quand le son emplit tout l’espace, quand il est assez puissant pour tout absorber, quand
il n’y a plus de formes, plus de volumes, plus de couleurs, quand tout n’est plus que SON.

La porte s’ouvre. Je n’ai pas entendu le bruit de la clé dans la serrure, sans doute à cause de la musique. C’est le service d’étage. Ils ont tous des jeux de clés qui leur permettent d’entrer partout, n’importe quand, sans frapper. C’est quand même assez ahurissant. Je vais finir par arracher une couverture de livre pour me faire un écrêteau PRIERE DE NE PAS DÉRANGER. Je trouverai bien un bout de ficelle pour l’accrocher au bouton de la porte.

C’est ma soubrette préférée qui s’approche de moi. Elle a un joli sourire et une poitrine affolante. Ses mamelons sont d’une arrogance inouïe, ils me fascinent et je ne parviens pas à en détacher mon regard. Au début, elle portait parfois un chemisier échancré, ou une blouse un peu ouverte, mais elle se boutonne très strictement depuis qu’elle a remarqué l’intérêt que je manifestais pour ses seins. C’est un peu dommage, mais l’essentiel est qu’ils soient toujours bien là, à portée de main, pauvres merveilleux oiseaux encagés qui doivent beaucoup souffrir de ne pouvoir s’épanouir en toute liberté. Les savoir si présents et si inaccessibles, sans aucune possibilité de les contempler, de les caresser ou même seulement de les toucher, provoque en moi une grosse bouffée de nostalgie tant ils me rappellent Berthe. Enfin, la Berthe du début.

J’aime les fortes poitrines. Je suis gronibarphile : il n’y a pas de mal à ça, si ce n’est pas très estimable ce
n’est pas répréhensible. Je suis aussi un oiseleur : je crois me souvenir qu’à une certaine époque, quand nous vivions dans l’île, je fréquentais de près les sternes, les fous et les bernaches. Berthe ne comprenait pas. Elle a toujours été stupide. J’aime bien les gens stupides, comme ils n’ont pas d’idées intéressantes et, dans le cas de Berthe, pas d’idées du tout, je n’ai pas à me mettre en frais pour leur faire la conversation et je peux ainsi laisser mon esprit folâtrer en toute liberté. C’est un peu pour cela que je l’ai épousée : pour sa bêtise et ses gros seins, ses gros oiseaux au ventre gonflé que j’adorais libérer de leur cage.

Émilie est maintenant tout près de moi. Une plaisante familiarité s’est établie entre nous. Je regarde sa poitrine, asphyxiée sous la blouse blanche.

– Maurice, vos voisins se plaignent. Chantez un peu moins fort s’ils vous plaira.

Je déteste mon prénom, mon nom, mon allure, mon physique. J’aurais voulu m’appeler Maxime de La Rochefoucault ou Amaury de Bergerac, être grand et avoir les yeux bleus, avoir le don des formules et le sens du panache. Dès le premier jour, les gens m’auraient considéré d’un autre œil et ne se seraient jamais permis de m’humilier jusque dans mes rêves et mes fantasmes des samedis soirs lorsque, à demi-endormi, je partais dans ma grosse voiture rejoindre Anna dans son bar tout tapissé de rouge écarlate. Il y avait des danseuses exotiques, à peine vêtues, d’une indécence affriolante. Anna ne dansait pas. Elle se
tenait le plus souvent au bar ou se promenait dans la salle en bavardant avec les clients. À côté de moi, pendant que je partais très loin dans mon voyage intérieur, Berthe écrasait les deux tiers du lit en ronflant. Je m’emplissais alors la tête de musique pour ne plus l’entendre, jusqu’au moment où l’un des clients du bar prenait à témoin son auditoire en s’exclamant : tiens !… voilà son Excellence le Prince Simplet de Moncul ! Même en rêve, il y a des paroles qui font mal. Tout ça parce que je faisais en sorte d’être habillé avec élégance et de bien m’exprimer. C’était sans doute une erreur, ils me trouvaient sans doute ringard avec mon costume bleu marine, ma chemise blanche, ma cravate grise rayée de blanc et mon parler recherché. Il m’arrivait même de pousser l’extravagance jusqu’à piquer une fleur rouge sang au revers de ma veste. Anna disait cependant qu’elle m’aimait bien ainsi.

– Vous avez une très belle voix, Maurice, enchaîne Émilie, mais vous la forcez. Et votre chanson serait beaucoup plus agréable à écouter si vous la moduliez à la façon des crooners, comme Dany Brillant par exemple, vous voyez ? Vous voudrez bien essayer, un peu plus tard ? J’adore les crooners. Ce serait très gentil de votre part. En attendant tenez, votre cachet… C’est l’heure du bleu. Vous aimez bien le bleu.

Elle m’a parfaitement compris, Émilie jolie, le bleu est ma couleur. Le jour où j’ai demandé Berthe en mariage dans un beau restaurant, j’ai exigé, lors de la réservation, que tout soit bleu, la nappe, les serviettes, les
couverts, les fleurs sur la table. Bien que le restaurateur m’ait fait payer le prix fort, il n’a pas été en mesure de nous servir dans des assiettes bleues. J’étais furieux. J’ai enfourché la moto et me suis précipité chez Carrefour pour acheter quatre assiettes bleues. Á mon retour tout le monde a rigolé méchamment dans le restaurant, même la Berthe, mais elle, elle avait une excuse, pendant ma courte absence elle avait déjà sifflé un carafon de vin blanc, de sorte qu’elle était un peu bourrée.

– J’adore le bleu, confirmé-je à Émilie, mais je ne suis pas malade je ne suis pas malade.

– Non, je le sais bien, mais vous êtes un peu tendu, vous avez trop de tonus. C’est super, il y a tellement de gens avachis qui vivent comme des légumes, mais parfois trop c’est un peu trop, vous comprenez ?

– Okay okay okay.

Elle adore les crouneurs ! C’est quoi, ça ? Il faut que je me documente.

*  
*  
*  

Comment suis-je arrivé là ?

Je voudrais essayer de recomposer dans ma tête le parcours calamiteux qui m’a conduit ici, dans cet hôtel à étoiles.

Pourtant je ne suis pas vraiment tenté de redevenir moi maintenant que j’ai l’impression d’être un autre.

Pour commencer…
2
Petite leçon de géographie

Mais avant le commencement, situons une petite terre entourée d’eau. On appelle ça une île.

Les opuscules touristiques ont pris le parti de l’ignorer totalement. Les ouvrages qui se veulent exhaustifs la décrivent en termes mesurés, après avoir consulté leurs conseillers juridiques, car les auteurs savent que s’ils livrent objectivement le fond de leur pensée, ils risquent fort de se voir poursuivis en justice pour diffamation et atteintes aux libertés. C’est arrivé. J’y ai été détaché par mon Administration qui, je crois l’avoir compris, voulait se débarrasser de moi, et je m’y suis installé avec Berthe, la Grosse Berthe comme, très gentiment, les îliens ont d’emblée surnommé ma pauvre femme.

C’est, au premier abord, un petit paradis de carte postale, mais vous n’y êtes pas accueilli avec des colliers de fleurs autour du cou, les fleurs ici servent à faire de
l’argent, pas des colliers, ni par des airs de ukulélé, ou de steel-band comme dans l’archipel des Caraïbes : paraît-il, à ce qu’on dit, car je n’ai jamais voyagé, pas plus dans les Caraïbes que n’importe où ailleurs. La musique est plutôt considérée ici comme une nuisance qui distrait les gens de leur travail et les empêche de se concentrer sur leurs occupations, quelles qu’elles soient.

Comme je ne suis pas très à l’aise dans les descriptions, je vais me laisser aller à quelques facilités en recopiant benoîtement divers paragraphes d’un manuel scolaire de géographie rédigé par un vieil instituteur natif de l’île, tout en m’autorisant à les arranger et à fluidifier l’austérité du propos.

L’île Benoît ressemble à un gros caillou qui pourrait être un diamant si sa gangue n’était aussi pourrie, un havre de paix apparente et de beauté authentique, parsemé de parcelles monochromes, carrés et rectangles fleuris de bleus, de rouges, de jaunes et de verts, dans toutes leurs déclinaisons, parfois de blanc, posé dans l’océan, soumis aux tempêtes d’équinoxe et aux morsures du soleil de l’été, long de 9 kilomètres et large de 6 dans ses plus grandes dimensions pour une superficie de 42 kilomètres carrés ce qui, pour éclairer les esprits peu ouverts aux mathématiques ou à la géographie, représente assez bien la moyenne entre l’île d’Yeu et Manhattan. Je ne connais ni l’une ni l’autre mais je sais me servir d’un dictionnaire.

Les côtes du nord et de l’ouest sont bordées de longs chapelets de dunes boisées de pins et de chênes
verts, celles de l’est sont déchiquetées en criques rocheuses surmontées de falaises. Les courtes plaines du sud sont couvertes de vignes qui donnent des vins blancs et rosés à la saveur iodée, au goût d’algue. Du haut de la colline qui culmine à soixante-cinq mètres, dans le nord de l’île, on aperçoit, par temps clair, le continent que le bac atteint en quarante minutes, deux fois par jour, à des heures variables selon les marées, on peut aussi dénombrer les bourgs et hameaux qui parsèment le territoire, on enflamme son regard au spectacle des maisons blanches entourées de mimosas et de lauriers-roses, de tamaris, d’azalées, de figuiers et d’agaves, et c’est Cauville, le gros bourg fort de 2.700 habitants, qui regroupe presque la moitié de la population, la pointe dite L’Épine, c’est Quicheneuve, francisé à partir de l’allemand Neuekirche, la Pointe des Anglais, le port sur la côte sud, niché au fond d’une petite anse, puis en remontant vers le nord, c’est Saint-Benoît, au pied de la colline, qui donna son nom à l’île, le monastère des bénédictins, la Pointe des Moines, la Pointe des Baleines, jusqu’au moment où les yeux éblouis referment la boucle sur l’extrême amoncellement de roches brunes dit Le Bout du Monde, domaine protégé des sternes, des pélicans et des bernaches.

L’île Benoît ne se peupla réellement qu’au 16e siècle, lorsque les premiers calvinistes jugèrent plus prudents de prendre le large et d’envoyer au diable les enragés papistes. Ils quittèrent le continent à bord de
mauvaises pinasses et s’engagèrent vers le fond de l’île pour s’établir dans un hameau abandonné qu’ils dénommèrent Cauville, en hommage à Calvin, aussi appelé Cauvin. Puis d’autres les rejoignirent, venus de France et d’Allemagne, plus nombreux encore après la révocation de l’Édit de Nantes. Ceux-là, et ceux qui suivirent, constituent le noyau dur et pur de la communauté. Ce sont les Natifs.

Forte de divers traités, pactes et arrangements reconduits au cours des siècles avec les autorités continentales, l’île Benoît jouit d’une grande autonomie et d’un statut particulier, étayé par des documents historiques qui n’ont jamais été remis en question, et l’autorise à mener son destin en orientant sa propre politique générale sous l’égide de son Grand Conseil.

Les Natifs, titre auquel l’on n’accède qu’à la quatrième génération et qui constitue l’aristocratie, sont le fondement de la société îlienne. Viennent ensuite les Non-Étrangers (les Non-E) de la troisième génération, l’équivalent d’une classe terminale au sortir de laquelle ils acquièrent le statut de Natifs, ce qui donnent lieu à une grande cérémonie, puis les Étrangers représentés par les deux plus jeunes générations, et enfin les Nouveaux-Étrangers (les N.E) qui sont les derniers arrivés et ne jouissent le plus souvent d’aucune considération.

Chaque groupe de population a sa propre hiérarchie, on dénombre ainsi les E.1, de première génération, puis les E.2, les Natifs quant à eux
s’évaluent en N.1, jusqu’à N.9, au-delà ils deviennent N +, espèce la plus rare dont les origines remontent à la création de la communauté, au 16e siècle.

Il existe une carte officielle et détaillée de l’île établie par l’Office National de Cartographie, sur le continent. Mais ici, chez nous, si j’ose dire, il est inutile d’essayer de se la procurer car il est considéré que les visiteurs de passage sont supposés savoir où ils vont, sinon que viennent-ils faire ici ? Quant aux îliens, dont je ne suis qu’un représentant très marginal, ils n’ont nul besoin d’une carte pour se déplacer, ils connaissent parfaitement les voies de circulation intérieure ainsi que les petits villages et hameaux où les touristes n’ont rien à faire.

C’est bien évidemment la classe des Natifs, que les sans-grade dévaluent, faute de pouvoir les égaler, en les surnommant les Nanafs, qui détiennent l’essentiel des pouvoirs avec le soutien de leurs commis, les Non-E, qui ne sont finalement considérés que comme des Sous-Nafs. Des néologismes îliens sont issus de cette hiérarchie arbitraire basée sur l’ancienneté, souvent jugés comme des insultes, ou en tout cas très dévalorisants. On dira par exemple d’un individu autoritaire qu’il a un comportement nafien, ou d’une femme soumise qu’elle est souafienne. Les Natifs et les Non-Étrangers veulent ignorer ce vocabulaire qu’ils abandonnent aux petites classes.

L’île Benoît est riche de ses vergers, dont une partie importante est exploitée par les moines
bénédictins qui assurent leur autonomie financière par la production de confitures de grande renommée, riche de son aquaculture, des produits de la pêche en haute mer et de la récolte des crustacés, de l’élevage de moutons dans les marais salants, riche encore de la culture des céréales et des fleurs exercée presque exclusivement par les Natifs et les Non-E qui ont depuis toujours organisé leurs productions par segments colorés propres à chaque clan. Chaque exploitant s’est attribué à l’origine une couleur, transmise par voie de succession, propriété et signe distinctif du clan qui s’extériorise sous toutes les formes possibles, un ruban au chapeau, une boutonnière, une écharpe, une ceinture, une broche ou une boucle d’oreille. Tous les tons dérivés d’une couleur de base sont déclinés dans les champs de fleurs qui revêtent l’île d’un merveilleux manteau d’arlequin, des carrés bleu de cobalt côtoient des rectangles outremer ou cyan, des rouges vermillon jouxtent des orangés ou des alizarines, des jaunes de cadmium clair ou foncé voisinent avec des jaunes de chrome, en des nuances issues de longues recherches qui ne se retrouvent nulle part ailleurs et ont contribué à la réputation des fleurs de Benoît.

Aucune place n’est concédée aux touristes considérés comme une espèce nuisible, dévastatrice, mal éduquée, perturbante et dérangeante. Libre à eux de passer quelques heures dans l’île s’ils le souhaitent, mais aucune infrastructure n’est prévue pour les
retenir, il n’y a pas de campings, pas d’aires de pique-nique, pas de résidences secondaires, pas de locations saisonnières, les rares maisons ou appartements à vendre sont préemptés par le Grand Conseil qui les achètent en vue de les louer aux Nouveaux Étrangers qui sont importés lorsque les besoins de main-d’œuvre se font sentir, la plupart des superbes plages sont interdites par décret du Conseil aux non-résidents, et la police ilienne veille à ce qu’il soit respecté, seuls trois petits hôtels qui totalisent quarante-deux chambres, à Cauville, à Saint-Benoît et au port, permettent d’accueillir quelques visiteurs de passage, presque essentiellement en voyage professionnel.

Économiquement riche grâce à la diversité et à la qualité de ses productions, l’île bénéficie d’un statut fiscal très favorable, l’impôt y est rare et peu élevé, ce qui a suscité, un certain temps, l’intérêt de quelques requins du monde de la finance, toujours en quête de terres nouvelles pour ouvrir de discrets comptes offshore et créer des entreprises qui n’existent que sur le papier dans les tiroirs d’avocats complaisants. L’accueil qui leur fut réservé, assorti de brimades et de vexations en tous genres, les amena très vite à se sentir dans ce petit paradis comme en enfer. Des promoteurs immobiliers aux dents longues furent même carrément jetés à la mer par des hommes tout de noir vêtus qui ne purent jamais être identifiés, faute d’enquête très poussée. Autrement dit, chacun s’appliqua à pourrir la vie à ces visiteurs non désirés.
C’est une île qui se prétend heureuse, retranchée des bruits du monde et de ses fureurs, qui cultive avec le même bonheur, les fleurs et le mépris misanthropique, avec de jolies plages interdites, des palmiers avec de vraies feuilles et des gens qui ne vous disent jamais bonjour.

Quant aux voyageurs, simples curieux, qui sont amenés à y passer quelques jours, ils en repartent le plus souvent chargés de regrets et de soulagement, avec l’impression d’avoir approché la beauté totale mêlé à un sentiment de grand inconfort et de mal-être. Je mesure mes mots pour éviter de choquer d’emblée les âmes un peu sensibles.

Je peux à présent commencer mon histoire.